

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

Visages d'histoire littéraire

Dépôt légal 2025
© Éditions A3/ Panafrika / Silex / Nouvelles du Sud

ISBN : 978-2-491423-16-2

Célébrer le prestige des aînées : mes *bakulumpa*
Célia, Lilia, Toiyoi, Xanaka

Chanter le cantique des puînées : mes *bakulu*
Léni-rose, Esther, Lizzie



LAC FWA (Congo-Kasaï)

Préliminaires :

« Planète Littérature »

Les « portraits » retracés dans cet ouvrage sont ceux des Écrivains connus, appréciés. En leur compagnie et grâce à leur concours, les chemins se sont croisés au hasard des Colloques, rencontres ou séminaires habituels quand ils tenaient leurs promesses. Ils ont été retenus sur la base des photographies prises, lorsqu'ils ont voulu les accepter pour le plaisir. Les visages esquissés ne cèdent pas aux stéréotypes des analyses littéraires classiques. Aucune sélection n'a été opérée sur le corpus. Les clichés des répertoires habituels ont été évités soigneusement. Les « Aînés » m'ont souvent témoigné quelque considération, et les moments passés ensemble se transforment ici en des témoignages inoubliables. Le livre évite le style délibéré dont raffolent les clichés scolaires, en particulier chaque fois qu'ils alignent des biographies redondantes, encore moins ceux des thématiques récurrentes, des stylistiques déclamatoires, souvent emphatiques pour la circonstance. Et de fait, *« en vérité en vérité, je vous le déclare : l'art de la littérature m'a appris à me construire un monde »*.



Un univers s'est construit désormais, en marge des stéréotypes délétères. Il voudrait s'appuyer sur les productions des auteurs eux-mêmes, certes. En réalité, également il se situe à la base des relations que ceux-ci entretiennent entre eux. Une conscience particulière d'appartenir à un ensemble cohérent, en dépit des discours académiques, ou en dehors des substitutions nationales. De l'intérieur, des confidences similaires se propagent graduellement, des sous-entendus perspicaces.

Une matière faite d'agglomérat d'idées, d'attentes particulières, ou plus simplement d'aspirations d'idéal. Tout ceci se comprend bien dans les prospectus publicitaires de l'édition. Une telle sympathie relève des accointances de lisibilité.

En même temps, elle se nourrit des antagonismes résolus en permanence qui refont surface à chaque fois que les Écrivains se retrouvent confinés à des espaces restreints, lors des repas collectifs par exemple, ou durant les réceptions publiques. Certaines expressions finissent toujours par décanter les traîtrises ou les cupidités inévitables dans ce genre d'intrigues.

Il ne s'agit nullement de reprendre des « *cercles hermétiques* » qui comporteraient leurs codes secrets ou bien des mystères initiatiques à la clé. L'attrait se fait toujours par un consensus tacite ; il obéit plutôt à une nomenclature restreinte. Aucune hiérarchie spéciale, aucun décret explicite. Les mécanismes dans l'ordre de la préséance, toujours variables et changeants, admettent beaucoup de souplesse, car il n'existe aucune disposition légalisable. Pourtant, les exclusives des préceptes autour de l'adhésion et malgré la marginalisation probable paraissent définitives. Les paradigmes prescrivent déjà une linéarité d'auto-exclusion. Ainsi celui de notre « *mégère de service* » qui se fait expédier souvent pour aller « *voir ailleurs* », au détriment de la solidarité du groupe. Lorsque tout va bien, elle nous bannit joyeusement de ses fréquentations quotidiennes au profit des « *autres* », ceux de l'autre côté de la barrière. Et pourtant, quand ces derniers l'expulsent de leur entourage ou ramènent ses prétentions à leur juste mesure, nous redevenons « *chers frères et chères sœurs, mesdames, mesdemoiselles et messieurs les nègres d'Afrique* ». Cette « *élégante bourgeoise tout de même !* » Mais quelle est cette langueur ? Dans ce cas, aucune solidarité ne vient à son secours, bien au contraire, comme si elle anesthésiait la vision. Elle n'est pas une physiologie, mais une agronomie, tellement elle dispose des tertres à sarcler au bénéfice des productions esthétiques génétiquement modifiées. Ici, ils t'acceptent et ils t'adoptent ; ils te rejettent et ils te détestent. Les plus intransigeants auraient blasphémé : « *psychédélique* ». Parfois, une telle attitude ne pourrait pas affranchir d'une hostilité insolente. Nous avons appris à transcender les morphèmes les plus contrastifs.





Ils m'accordent assez de crédit, et ils m'autorisent souvent à exprimer des formules acceptables, sans me conférer le pouvoir de légiférer, encore moins celui d'établir des hiérarchies indispensables. La sortie de mes *anthologies* ou des *dictionnaires successifs* ne soulevaient pas apparemment des enthousiasmes irrémédiables.

Cependant, au détour des interventions liminaires, j'entendais parfois des allusions renfrognées : elles persiflent un « *état des lieux* » que j'aurais négligé de mentionner, un « *accréditif* » trop précipité que j'aurais accordé à l'alinéa qui ne convenait pas. Une apostrophe expéditive qui ne serait pas placée au bon endroit. Tout cela voulait signifier qu'il reconnaissait une qualité attributive aux répertoires.



À chaque prérogative particulière, j'espérais pouvoir accéder au rang des « *Élus* » promus aux « *Prix littéraires* », y compris ceux de moindre envergure. Les organisateurs se sont complu souvent à m'intégrer dans la délégation chargée d'évaluer les travaux soumis à leur attention sublime. Le fait de m'insérer par contrainte au sein d'un Jury constitué m'interdisait automatiquement de proposer ma candidature, même si je devais en être rejeté. Je ne me suis jamais plaint, bien au contraire. D'une part, je réussissais à pénétrer au centre des dispositifs d'évaluation, et je pouvais appréhender les modalités concrètes par lesquelles le jeu se trouve biaisé. D'autre part, j'avais toujours surestimé les stratégies complaisantes des Comités désignés à cet effet, en faveur des « *privileges insolites* », jusqu'au prestige du « *Nobel* » tellement légendaire et même survalorisé.

Il est vrai que je n'avais jamais postulé la moindre faveur avant d'accéder à ce genre de reconnaissance. Le grand public ignore souvent que les récipiendaires sont obligés de déposer un dossier conséquent. Bien de fois, celui-ci comprend impérativement une dizaine d'exemplaires de leurs propres écrits, accompagnés d'une sollicitation et d'un parrainage explicite.

Des lettres de références sont exigées au moment du dépôt. Leurs prétendants doivent se compter parmi les cercles restreints d'initiés agréés, qui deviennent par le fait même les patrons infaillibles de l'opération incriminée. Une formule identique est pratiquée pour obtenir un poste de travail convoité dans les Universités. Pour ce cas précis, je suis disposé à me prêter aux acrobaties de routine. Cependant, en ce qui concerne un « *papier colorié* » de recommandation et en attendant quelques billets de monnaie, *no, thank you*.

La présence au sein d'un Jury interdit *de facto* une candidature quelconque destinée aux lauréats du palmarès. En 1982, j'avais tenté la chance au « *Grand Prix* ». Je me suis retrouvé intégré au Secrétariat du Jury qui va retenir Jean-Marie Adjaffi. Le jour de la proclamation des résultats, il s'est avéré qu'aucun membre de la « *contagieuse* » commission n'avait lu l'ouvrage couronné. La plupart des représentants étaient les Ambassadeurs des pays impliqués. Ma revanche a été de refuser le rôle subsidiaire (et substitutif) de présentateur du livre, et le candidat a été forcé de procéder à la lecture de son propre projet, avant de crouler sous les félicitations diplomatiques. La récompense au même Prix fallacieux me sera proposée en 1985. Un mois à l'avance, le dîner des congratulations me sera offert par le Secrétaire Général, comme s'il avait déjà été décerné. Cependant, le roman concerné, *Pour les siècles des siècles*, ne sera jamais publié sous cette forme-là, à cause des magouilles superbes de la part des escrocs qui avaient profité des subsides plantureux de la Communauté européenne. Ils me l'ont encore agité devant les yeux à Prétoria (2010), avec des serments emphatiques, mais combien perfides : il ne viendra nullement en dépit des illusions aléatoires.



Trois années de suite, j'ai été impliqué au Jury de la « *Radio France* », alors que j'avais souhaité prendre part au Concours proposé. En réponse, des manuscrits m'ont été envoyés en ma qualité de Membre de Jury international. Je me suis contenté de l'honneur qui m'était fait, comme « *spécialiste des littératures* » (1991-1993).

Il en sera pareil pour des circonstances identiques : le « *Prix de la Communauté économique européenne* » (1992), le « *Prix de Poésie Tchicaya U Tam'si* » (1995), la « *Création littéraire* », concours pour lequel les lauréats ont été proclamés à l'University Janus Pannonius de Pécs (Hongrie, 1996). Cette fois-là, j'en étais le Président enguirlandé et le voyage avait été bien organisé. La « *Lettre Internationale* » m'avait également impliqué dans le Jury. En signe de consolation, les membres du comité spécial recevaient une somme d'argent équivalente à celle des bénéficiaires. Le chapitre s'arrête sur cette espérance pathétique. Un hiatus, en fait. Il existe comme un « *univers virtuel* » à l'intérieur du système institué, à côté ou en marge des microcosmes parallèles pour lesquels les conflits intransitifs de « *voyeurisme* » sont sentencieux et répétitifs. Par leurs fourberies agencées, ils sont sans coquilles, impossibles à enfermer dans des parallélogrammes bipèdes. Les perversions extensibles à l'infini fonctionnent encore sous des formes préventives, selon les « *smartphones* » ou les ondulations des cellules invisibles. Ce qui se serait appelé dans d'autres circonstances une « *intention littéraire primordiale* » ne se circonscrit pas au sentiment euphorique ou dysphorique le cas échéant. Le terme « *africain* » semble banni du lexique des interlocuteurs. Cependant, il se trouve évoqué en filigrane, tel un leitmotiv d'usage banal. Il est vrai que les expériences de littéralité ont été métamorphosées par les technologies modernes. Les instances médiatiques y jouent un rôle prédéterminant, dans la mesure où les institutions se sont érigées en officines de hiérarchisation. Dans l'arrière-fond, les métronomes d'antiques colonisateurs exercent des pressions insondables, au point d'installer des stèles spéciales dans le genre proche des « *vigies-pirates* », en réalité, elles n'en sont pas éloignées. Pour autant que les lieux d'optimisation ou de dévalorisation se fixent des objectifs autres que la validité des virgules ou des circonflexes.



Les textes finissent par se faire marginaliser, pour ne retenir que les formes acrobatiques les plus visualisées. Les plus impertinentes aussi. « *Posséder un site* » revient à une auto-consécration que certains envisagent sans vergogne comme un acte héroïque, né de soi et fondé sur le jugement intransitif que l'on peut se faire de sa propre péréquation. La course aux échéances de proclamation sur soi et par soi se transforme en une évidence d'ipséité, qui est susceptible de hisser les mécanismes d'autocélébration au rang d'une vertu cardinale. Dans le sens opposé aux mégalomanies du romantisme au XIX^{ème} siècle européen, ici les honneurs que se rendent les personnalités du monde littéraire s'enracinent dans les mimétismes de comportements, même quand ils sont dénoncés par ceux-là qu'ils installent comme leurs modèles esthétiques les plus prégnants. Ils cherchaient à calquer les gestes et les langages sur ceux des personnalités venues d'autres méridiens de capricorne. Ils imposent ainsi les limites au-delà desquelles les conduites et les attitudes se marginalisent par rapport aux critères des fonctionnalités sociales en vigueur au sein de leurs institutions véridiques.

Ne jamais songer aux clichés éculés du « *matérialisme dialectique* », ni aux stéréotypes de l'« *ontologisme* » ressassés par les métaphysiques de chambre. Les sarcasmes autant que les moqueries fréquentes dans les cercles des pourfendeurs sont aisés à décrypter. Pointilleux, mais surnois, cyniques sur toute la ligne, ils ne sont jamais rongés par le remords. Les sous-entendus passent des grandiloquences consécutives aux malaises des uns ensuite aux défaites des autres. Ils restent cependant prescrits aux programmes de nos hilarités fondamentales, là où « *ils nous promettaient le ciel* ». Les réminiscences auraient pu paraître cruelles, si elles ne concernaient que les « *absences factuelles* » aux réunions de famille.



Une joie cathartique revient souvent lors de toutes ces rencontres éventuelles : celle de s'entendre complimenter pour un article, une exégèse, une analyse de style dans une revue ou un magazine austère. Quand il s'agit d'un ouvrage publié, une anthologie ou une monographie, les auteurs relèvent les pages exaltantes, même si parfois les paroles de reconnaissance s'accompagnent des réticences confuses.

Il est vrai que tout un chacun préfère des applaudissements à des louanges précaires. Les Artistes détestent la critique facile et les plus pointilleux ont en horreur les remarques désagréables ou les reproches de stylistique. Certains fichés déjà dans les nomenclatures auraient souhaité rédiger eux-mêmes les mérites de leurs propres œuvres. Ils procèdent de l'estime pour le « *talent* » du commentateur même le plus hilarant. Ils évaluent à sa juste valeur la compétence du « Professeur » qui dirige des mémoires et des thèses consacrées à leurs productions épisodiques.

Ils manifestent des sentiments expansifs envers mes étudiants les plus prospères en herméneutique uniquement dans le cas où ils les bonifient d'éloges et de louanges dithyrambiques. Ils rapportent les chapitres des enseignements et des panégyriques que j'aurais dispensés à leur égard exclusif. Ils entretiennent des relations suivies avec eux et revendiquent l'efficacité de leurs innovations singulières.

Pour ceux que je n'ai jamais rencontrés, ou en tout cas qui n'ont pas attiré mon attention d'une manière particulière, ils ne sont pas signalés dans cet ouvrage. Non par dépit, ni d'aucune revanche à prendre. La raison principale : ils figurent en pleines pages dans des encyclopédies volubiles. Des manuels éclairés les ont pomponnés tellement, que les redondances n'en seraient que trop superflues. Du reste, ces albums de famille vous fourniront des éléments nécessaires, plus complexes que les miens, y compris le surplus en coloriations étincelants en qualité quadrichrome. Vous pourrez les croire ou pas, selon vos penchants définitifs. C'est vous qui jugez !

D'autant plus que des « *apocryphes* » existent, et en grand nombre. Ils foisonnent des détails croustillants. Vous avez toujours le loisir de vous y référer pour des anecdotes exhibitionnistes. Je l'ai fait, moi aussi, et malgré les pestilences nauséabondes, qui s'en dégagent, je suis parvenu à survivre à tous les sédiments alluvionnaires.

Au-delà des visages ordinaires, j'ai apprécié des hommes merveilleux qui « *font honneur aux hommes* » comme le prédisait Achille Mutombo-Muana. Des femmes fantastiques. Certaines ont emporté davantage que mon adhésion. Le souvenir trotte dans la tête, soulève des passions qui ne paraissent pas toujours houleuses ni concomitantes. Douces, sereines. À leur rencontre, se découvrent des valeurs, des caractères recommandables. « *Mes chers Auteurs* » vous arrachent de la monotonie quotidienne, ils vous apprennent des qualités durables. Les « *Femmes* » alors ? Celles qui vous conviennent à l'optimisme, à la perfection. Elles provoquent, subtiles, mais semblent toujours garder les distances décentes. En même temps, tellement intelligentes qu'elles préviennent les performances simultanées.

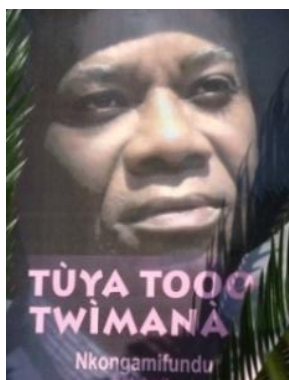
Contrairement aux images reçues, j'ai souvent été étonné par leur probité. Elles sont exigeantes. Elles tiennent le « *haut rang* » par la noblesse de leur tempérament. La droiture, la dignité surtout, le respect de leurs engagements en ce qui concerne les épouses. Et bien sûr, les exceptions, rares, confirment la règle. Ce sont des cruelles, exubérantes, impudiques à souhait.

Tout le monde comprend à quoi elles ressemblent, et les prédateurs n'ont pas besoin d'un dessin, même si nous autres, on n'est pas des « *ayatollahs* » tout de même ! Pardonner, d'accord, mais selon les limites de l'acceptable. Celles-là ont été immatriculées. Elles apparaissent sur les fiches des services assurés par les « *Aînés* » des écrivains ainsi que leurs « *Ancêtres* » hypothétiques. Inutile de s'appesantir sur les listes, trop brèves et trop surchargées d'iniquités. Ne jamais céder à leurs chantages pervers. Les estampillages indélébiles ont été marqués jusqu'à la hauteur de leurs traces ombilicales.

Ne pas faire l'impasse sur les brouilles fréquentes, elles aussi rares. La férocité envers le clan oblitéré par de telles inepties oiseuses, retranscrit un sadisme hors pair. Haïti, 1999, tel un reptile surnois. Il n'exprimait que de la cruauté à l'état pur. Il se complaisait à persécuter, à tourmenter. Il ne supportait pas les « *discours des universitaires* », alors qu'il en faisait partie intégrante. Il a osé l'anathème d'une voix caustique. Brutal, intolérant, il avait interrompu mon intervention : « *ce type (il me désignait du doigt), il faut le balancer de ce quatrième étage par la fenêtre, l'expédier en enfer ou le basculer dans le néant, et nous aurons la paix. Il parle trop, il fait trop de bruit* ». Partout, il accreditait la thèse d'une fermentation de mauvais sentiments qui le pousseraient au sadomasochisme gratuit.

Parfois, une escroquerie concertée de la part de cette fougueuse « *chérie* » de Londres sur Peckand Rye dans le Parklands : elle qui exhibait son postérieur d'un véritable « *hypopotame* ». Prolifique, elle me pressait de lui rédiger des « *lettres d'amour* ». Elle utilisait des expressions apparemment licencieuses du genre de ce qui se rabâche dans les séries américaines à la télévision : « *je rêve que je m'endors entre tes bras ; je veux t'embrasser jusqu'à la jouissance ; je m'ennuie sans toi en moi ; je suis une nymphomane impulsive, tu possèdes les liquides qui calment ; écris-moi au moins une dizaine de pages délirantes, à ton habitude* »... En y réfléchissant bien, très loin de la passion excessive ou des obscénités ordinaires. L'objectif était pourtant bien plus banal, mais astucieux, plus profane que ne le laissent croire les périphrases dévergondées. À l'occasion d'un colloque inattendu, l'allumeuse coriace lâche des aveux malgré elle *in petto* et sans vergogne : « *je pourrai me servir de tes missives pour mes futurs romans* ». Et là, devant une telle niaiserie primitive, tu dégringoles des nues.

Une amertume cependant car à maintes reprises, les « amis écrivains » m'envoient les ouvrages qu'ils viennent de publier, ce qui m'évite de dépenser pour m'en procurer. Ils insistent pour voir un compte-rendu positif et publicitaire rédigé dans les meilleurs délais. « Tu n'as pas compris mon dernier livre ? Pourquoi tu n'en parles pas ? Lis-le rapidement ». Certes, les « *dédicaces* » à mon intention paraissent toujours engageantes, pleines d'amabilité et d'autant d'obséquiosités ou d'euphémismes maladroits.



Mais lorsque je leur pose cette question essentielle s'ils ont « lu mes livres à moi », la réponse qui fuse est souvent déconcertante : « tu sais, je n'ai pas beaucoup de temps, l'écriture de mon prochain roman ne me laisse pas une minute de libre ». Ou plus polisson : « tu as un langage difficile, confus, je ne comprends rien à ce que tu écris ». Plus culinaire que téméraire : « les allusions aux énigmes de la forêt équatoriale déroutent et dispersent les sens des mystiques ou des proverbes. J'ai tenté de décrypter, mais je n'y arrive pas ». Moins soumis à la charité apostolique, sans doute : « *ce Ngandu, qui le connaît ?* » J'ai beaucoup aimé le laïus d'une « *chère amie condescendante* » de mes relations qui m'avait promis : « *j'ai prêté ton roman Yakouta à ma fille de treize ans ; si elle termine, je pourrai le reprendre, mais elle m'avoue que le livre est illisible !* » Bravo ! Le « *jeu de la parabole* » est tellement cynique au point que cette malveillance ne chagrine plus. L'interrogation insolite concernant les destinataires potentiels de leurs œuvres entraîne une réaction tout aussi immédiate, presque irréfléchie. Plusieurs auteurs répondaient par une expression lapidaire, mais bien significative : « *pour mes amis* ». En plus du laconisme affiché, l'intention délibérée voulait affirmer qu'un cercle devrait se constituer autour des personnages convoqués dans ces nouvelles littératures. À l'époque, elles ne semblaient pas les bienvenues à l'intérieur du microcosme des scribouillards de l'Hexagone étroit. Il n'est pas aisé d'affronter les cercles restrictifs de ces vénérables « *barons qui appartiennent à des monarchies effondrées* ». Le rejet pressenti comme une difficulté à affronter inspirait des réflexes d'auto-défense. Finalement, ceux-ci avaient engendré non pas un repli sur soi, mais une conscience de plus en plus aiguë d'une originalité audacieuse.

Deux camps s'étaient ainsi constitués en marge de ces joutes d'une conflictualité belliqueuse : le premier conférait à l'acte d'écriture une rationalité de résistance.



Une « *arme miraculeuse* », non seulement lorsque la bataille aménageait les principes politiques ou idéologiques, mais surtout à l'intérieur même de l'univers des conjectures potentielles. Et le deuxième qui adhéra à la commisération, avec comme idéal pour s'intégrer au sein des mouvements trop exclusifs des nostalgies coloniales. Ces derniers démontraient leurs propensions à « *conquérir* » les hauts sommets des « *Prix littéraires classiques* », considérés comme les trophées des batailles intrépides. Ils se projetaient déjà dans « *la cour des Grands* », et la « *guerre des Étoiles* » pouvait dérouler ses premiers épisodes. Ils oubliaient tout simplement que les traditions scolaires des mouvements tels que le « *naturalisme* » ou même le « *surréalisme* » s'inscrivaient dans la logique des contradictions culturelles pour ceux qui les incarnaient. La tendance s'est ainsi amplifiée, et elle possédait parfois des occurrences curieuses, proches des réflexes paranoïaques ou même décidément schizophréniques, quand il s'agissait de se faire inviter aux Colloques autour de la « *francophonie* » par exemple. Les débats souvent houleux ne s'arrêtaient pas aux dissensions oratoires. Ils prenaient parfois des allures d'actes d'auto-défense. Des doubles langages énoncés et soutenus par des périphrases ambiguës ou des litotes inconséquentes.

Par une déformation pédagogique compréhensible, un écrivain nourrit toujours une appréhension unique. Il finit par croire que n'importe qui et dans n'importe quelle circonstance pourrait comprendre le sens définitif des récits qu'il construit, déconstruit ou reconstruit à travers ses livres. Selon des modalités similaires, il se dédouble s'il adopte les langages en suivant les techniques de transmission ou d'interlocution. Dans le cas contraire, il se désole (se déprime ?), se met à hurler qu'il est « *un ange déchu* », ou encore un « *prince des nuées* », qu'il restera toujours incompris, donc exempté du cercle des humains. Avant de recourir au « *suicide* » moral ou physique, le cas échéant. Cependant, tout le monde ne possède pas une intelligence des analogies approximatives, encore moins des facultés mentales ou intuitives équivalentes qui permettraient de décoder les expériences à l'envers des instances de la narration.



« *Discours sur l'égalité ?* » Les prétextes invoqués sont toujours artificiels. Ils varient selon les intempéries ou les dérèglements des conditions d'existence, dans l'ordre précaire des faits et des événements. Certains hommes s'affirment comme des véritables crétins, là où d'autres se revendiquent comme des « *génies translucides* », ou aspirent à le devenir. Ils s'obstinent à générer des catégories réservées aux « *happy few* » qui n'existent nulle part, car les équilibres conventionnels ne sont jamais les « *choses du monde les mieux partagées* ».

En plus, il y en a qui en rajoutent dans la malveillance sinon les anomalies. La haine n'est pas toujours intentionnelle ni bonne conseillère, de fait, elle s'avère souvent inconsciente. La leçon de l'écriture ne renseigne pas toujours à propos de la science du connaître. Celle-ci ne se dévoile qu'au travers des mauvaises surprises, lorsque se découvrent les médisances, les trahisons malicieuses, les malhonnêtetés issues des compagnonnages ardues, les mathématiques des désobligeances subtiles.

Et pourtant : ce rêve reclus nourri depuis des années, depuis des siècles. Pouvoir rencontrer les écrivains dévorés par les mythes de leurs ouvrages, simplement pour serrer les mains. Partager peut-être un court moment de regards croisés. Se dire intérieurement : c'est bien lui. Il est là, debout, devant, dedans. Achever des monologues qui s'embrouillent dans les estomacs, les intestins. Il aurait fallu pour cela parcourir les millénaires par un « *don d'ubiquité* » spatiale ou temporelle : Ben Okri, Ken Saro-Wiwa, Ayi Kwei Armah, Buchi Éméchéta.

Certaines silhouettes se sont effacées si vite, la rétine n'avait pas pu enregistrer ces images sublimes, trop fugitives sans doute. Le temps d'un cillement ! La quête pour les rechercher à travers l'univers des vivants. Elle s'avère une sinécure, et devoir partir de ce monde sans les avoir simplement entraperçus quelque part demeure une souffrance éternelle. Du moins, se consoler dans des temporalités défaillantes, pour avoir eu le bonheur d'en découvrir d'autres prestiges. Et pas seulement entre les brumes qui voilent la contemplation de leurs visages, mais à travers cet ouvrage, lorsque les énergies sont véhiculées par des dynamiques totalisantes.

À maintes reprises, j'ai dû résister à respirer par la paranoïa du persécuté ou par la perversion du masochiste qui se réjouit lorsqu'il endure des sévices physiques. Jusqu'au jour où j'apprends qu'ils avaient juré par écrit de ne jamais m'admettre dans des maisons d'édition où ils détenaient une parcelle d'autorité : *Actes Sud*, *Seuil*. Des noms peuvent être cités et ils ne seront jamais démentis. Les photographies ont été tirées par mes soins. Quelques-unes proviennent des sites « *Internet* » courants, « *Yahoo* » ou autres gadgets du même codex. Il s'agit des clichés que ces sites ont récupérés sur les « *quatrièmes de couvertures* » ou bien celles qui sont du domaine public par les revues, les magazines, les articles divers.

« *Écrire* » consiste aussi à explorer les labyrinthes impossibles, ceux de la mémoire autant que les méandres des rêves, des illusions, des obsessions secrètes. Il est vrai que l'épreuve de la « *liberté* » fixe les limites à ne jamais transgresser. Elle n'a jamais ouvert toutes les portes, y compris celles entrevues au travers des tentations périlleuses ou encore le « *voyeurisme intellectuel* ». Il aurait fallu au départ disposer des forces titanesques avant de braver ses propres réticences, sans se heurter aux frayeurs souterraines qui amènent à se « *crever les yeux* ». La bravade pousse à se rapprocher trop près du « *soleil de la vérité* », au point de risquer pour la cire de fondre aux irradiations inclémentes. L'exploit qui consiste à définir l'espace de cette même « *liberté* » tourne parfois à la souffrance au lieu de dépasser les limites de ses (pré-) déterminations. Prévenir les calomnies, les soustraire à la curiosité malsaine, retrancher les indiscretions parcimonieuses.

Les romans en *cilubà* n'ont jamais suscité autant de questionnements diachroniques (pré-cliniques). Par leur linéarité ambivalente et leur énonciation plurielle, ils m'ont procuré une quiétude et une sérénité indéniables. La mélodie spontanée de la langue natale, alliée à la rythmique jubilatoire d'une élocution *bantu*, des sonorités tonales bénéfiques, tous les ingrédients morphologiques enchantent d'emblée. L'euphorie des morphologies et des sémantiques bienfaisantes : *ku-twa* et *kw-ela*. Ils enivrent, ils transportent au-delà de l'acte de « *raconter* ». La portée impérative de l'autofictionnalité affleure à chaque périphrase, tel un monstre hybride. J'ai toujours habité à l'intérieur de ce phénomène matriciel du *cilubà*. Je me suis nourri de ses eaux utérines jusqu'à la satiété. Jusqu'à la béatitude et l'extase. Libéré des contingences antinaturelles et des fausses épreuves grammaticales, « *ma langue* » m'a restitué à la vérité originiaire de l'univers romanesque dans *Mwana wa Mulongeshi wanyi*. Aucune quête à postuler en préalable, ni onomastique ni existentielle. La stabilité de l'identité inchoative. Un ouvrage en perspective ?

Quelle aventure empêcherait de l'exprimer, ainsi que la pensée (ou la raison) l'avait pressenti ? La conscience (la couardise) ? La pudeur : chasteté, impudence ? Le fait d'imaginer le lecteur du prochain siècle (incestueux) s'il se trouve ? Mais déjà les langages bousculés qui arrangent les licences et les hyperboles en un vocabulaire effronté n'autorisent pas de l'énoncer correctement.

Selon les prémonitions attendues ou les représentations stoïques qui apparaissent sous des formes oniriques perpendiculaires, les approximations de sens demeurent des obstacles majeurs.



Elles les font osciller dans l'abstrait des images floues, des figures de rhétorique alambiquées. Pourquoi n'ont-ils jamais retrouvé au moins une de mes chemises à temps, au risque de me mettre en retard sur le moment espéré de neuf heures ? Pourquoi soudain, des militaires dégingués, toujours similaires dans leurs treillis délavés, ont surgi de leurs cabanes décrépites au bord des eaux étales du lac ? Les voici qui avancent, nonchalants, gloutons, hirsutes, prêts à notifier les agonies si des dollars ne leur sont pas dispensés à profusion. Déguenillés, loqueteux. Ils ricanent de poltronnerie, ils promettent de nous « *sacquer* » jusqu'à l'écœurement. Leurs paroles gluantes ne sont plus féroces, encore moins inexorables. Les images reviennent, obsessionnelles, irritantes : des dénominations imprononçables. Les cauchemars également. Ils se sont rattachés à la rétine. Les prunelles ne peuvent les recouvrir. Toujours aux mêmes heures, une intensité similaire, des couleurs glauques, jusqu'au-delà des étendues lacustres. Il est là, le lac *Fwa*. Les lisières escarpées : il demeure irrémédiable, oblong. Il décrit sa demi-lune parfaite en un renversé autour de ses pinces, toute en incurvations ardues. Les pattes griffent dans les méandres coriaces. Des anfractuosités énormes scarifient les roches de granit le long des falaises. Il fallait contourner les césures abruptes. Par la rive de la dextre, les dentelures minuscules mènent vers la déclivité des bivouacs militaires, les plus horribles de tous. Ils surviennent à chaque fois qu'une victime imprudente les surprend : la suite est connue, chicottes, tortures, supplices. Ils sont féroces, impitoyables. Leur cruauté éclate lorsqu'ils ravagent les résidus des putréfactions humaines demeurés légendaires. Vers la rive de la gauche, oblique et toute en césures, la boucle contourne un sanctuaire languissant, aux murs lépreux et visiblement indolents. Des lianes rampent encore autour des galets en pierre ponce. Les pieds patinent et s'enfoncent dans les coulées de boues mal séchées.



Des grottes escarpées encerclent des fourches maladroites. Loin des labyrinthes. Ne pas confondre les itinéraires entrecroisés. La seule voie licite demeure celle qui descend la pente par les cloaques. Des futaies et des embardées qui ne débouchent sur aucun embarcadère. La brèche conduit enfin vers la maison lointaine : une trouée étroite au travers des fouillis. Des antres périlleux au milieu des buissons dispersés sous la pierraille. Avant de franchir les graviers, des voûtes semblent recouvrir les tanières des fauves carnassiers, à la périphérie des bordures ainsi que des pentes argileuses. Des excavations, des étendues immenses de broussailles. Tu iras dormir entre les bulbes des oignons mal pelés.

Dans quelques années, soit 2020 (*si j'y arrive !*), j'aurai accompli cinquante années des didactiques et d'enseignements discontinus des « *littératures africaines* » au niveau universitaire. Des recherches assidues et des productions diversifiées ont alimenté la mémoire soufferte. Cet ouvrage en gestation habite le ventre depuis des dizaines d'années. Il s'accomplit tout seul, comme s'il s'écrivait selon son propre rythme. Les mots et les expressions se révoquent mutuellement. Ils s'alignent dans le virtuel sous les touches du « *computer* », sans que celui-ci n'impose la logique au raisonnement opiniâtre. Ils élaborent les légendes historiques telles qu'elles sont apparues dans les brumes des sommeils ordonnés, éloignés, reproduits à maintes reprises. Le volume acté tel que publié a été perçu dans la réalité matérielle, broché et relié à chaque fois qu'il fallait déclencher le déclic d'un appareil photographique.

Les collègues et les amis posaient devant la caméra lors des Colloques, des séminaires ou des entrecroisements fortuits d'Écrivains. Je les torturais, je multipliais des farces et des ironies enfantines. Je plaisantais, frivole, enjoué, collégien. La mine souriante apparaissait à travers le viseur du zoom et je les invitais déjà à ordonnancer le chapitre de l'auteur concerné, sans négliger les pixels débonnaires. Une passion excessive l'emportait sur le « *désir d'écriture* ». La productivité se rédige selon les normes intrinsèques de la sensibilité ou de l'enthousiasme jusqu'au pathétique de l'émotion, au-delà de ses aspects fulgurants.



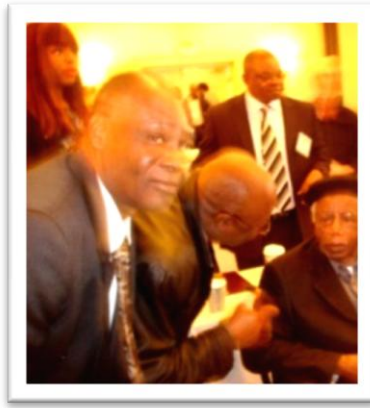
Un paradigme de cette courtoisie pleine de galanterie masquée (musquée) et d'autant de bonhomie extrême viendra des réponses condescendantes de certaines maisons par l'intermédiaire d'un service commercial : *« Malgré tout l'intérêt de votre travail, les limites de notre production annuelle de nouveaux titres ne nous permettent pas de vous donner une réponse positive... Nous en sommes désolés et vous prions d'agréer nos salutations respectueuses »*. Elles deviennent parfois moins baroques sans cesser de devenir plus virulentes encore : *« Ces quelques mots pour vous informer que votre projet, Portraits d'écrivains : visages d'histoire littéraire, n'a pas été retenu pour publication dans une de nos collections. Si vous souhaitez qu'il vous soit retourné, il vous suffit de nous envoyer une enveloppe timbrée (dont le montant est indiqué sur votre accusé de réception), libellée à vos nom et adresse, de façon à ce que nous vous le fassions parvenir dans les meilleurs délais. Nous vous prions de croire à l'assurance de nos sentiments attentifs. Le service des manuscrits. P.S. L'éditeur n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés »*.

Pendant toute la durée de cette écriture pour le moins sarcastique, une passion saisissante, une sorte de « lame de couteau » qui tараude la chair, tourne et retourne dans la blessure. Non pas une douleur, ni une rancœur, plutôt une impression brusque. Elle transcende les frissons et les émotions. Elle ne termine pas un cycle des impressions subtiles, celles qui saccagent tout sur leur parcours. Elles enflamment, elles exacerbent les amertumes, les ressentiments primaires. Elles troublent les eaux douces des rivières au bord du « Lac Fwa », là où grésillent les pierreries mortes. Tu y dénicheras également les gîtes dans lesquels ils avaient déposé « les cendres du Père ».



I.

L'AFRIQUE



ACHÉBÉ, Chinua

(De son nom ACHÉBÉ Chinualumogu,
« *May God fight on my behalf* »), Albert

Une importante réunion « Achébé Colloquium 2010 » s'était tenue à Brown University, Providence, Rhode Island, USA, du 3-4 December, 2010. Le Patriarche voulait respecter les participants de sa présence discontinue, même cloué sur une chaise roulante. Il parlait difficilement. Cependant, il adressait aux nombreux « admirateurs » qui se pressaient autour de sa personne quelques paroles encourageantes, des mots qui apportaient le réconfort. Il n'hésitait pas pour énoncer le terme de « pardon » lorsqu'il lui avait été expliqué que les émissaires du Gouvernement Rwandais cherchaient à s'entretenir avec ceux du Congo Démocratique. Le thème du Colloque sous son autorité portait effectivement sur cette guerre interminable, qui avait entraîné des violences extrêmes. Elle avait coûté la vie à plus de huit millions de personnes, suivie d'autres millions de femmes violées, maltraitées, ou simplement réduites en esclavage. Elles étaient soignées par les mains miraculeuses du Docteur Mukwege, à qui il faudrait rendre un hommage soutenu pour son dévouement et son sens humain.

Biographie

Né à Ogidi Nigéria (16 novembre 1930) des parents *igbos*, fervents chrétiens de la « Protestant Church Mission Society » (CMS), Isaiah Okafo Achébé et Janet Janet Anaénéchi Iloégbunam. Il grandit entre deux cultures : l'une britannique au milieu des ouvrages classiques, et l'autre, « *traditionnelle igbo* », entretenue par des cérémonies fréquentes des masques.

Études dans une école des missionnaires, St Philips' Central School (1936), au *Government College* d'Umuahia. Le nom de la localité se retrouve dans les romans (1944-1947). Puis à l'Université d'Ibadan (1948-1953) avec un BA (maîtrise). Il participe aux cultes de la « *Sunday school* » chaque semaine, qui aborde des pratiques spéciales des liturgies évangéliques, où il porte la mallette religieuse de son père. Il travaille à la *Nigerian Broadcasting Corporation* (NBC), et il peut faire des voyages à travers l'Afrique, dont un déplacement à la « *Conference of African writers in English* » de Makérére University College à Kampala (Uganda, 1962) et aux États-Unis. Professeur d'anglais, il suit une formation à la BBC. Il est engagé comme Journaliste titulaire de la NBC en 1954. Ses interventions, perspicaces, appréciées et encouragées, embrassent l'ensemble de l'actualité culturelle africaine. Il se consacre à l'écriture et dirige la collection « Écrivains africains » des éditions Heinemann. Rédacteur en chef du périodique *Okike* (1972).

Durant la « *guerre du Biafra* », sa maison a été bombardée, emportant ses livres et manuscrits. Il avait aussi perdu un ami et partenaire, Christopher Okigbo. Il a décrit les souffrances de son peuple dans « *Refugee Mother and Child* ». L'« *University of Massachusetts Amherst* » lui offre un poste et sa famille le rejoint en 1975. Enseignant dans les Universités du Nigéria, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, dont le Bard College, New York State. Il fait un accident de voiture sur la route de Lagos qui le laisse paralysé (22 mars 1990). Il prend sa retraite auprès de « *University of Nigeria* » (1982). Il s'inscrit au parti politique de gauche « *People's Redemption Party* » (PRP), qu'il représente par ailleurs en tant que Député et même Vice-Président. Dès l'automne 2009, il s'installe à Brown University Faculty au poste de « *David and Marianna Fisher University Professor of Africana Studies* ». Il est décédé le 21 mars 2013 à Boston, après une courte maladie.

Bibliographie

- Le malaise*, roman, Paris, Présence africaine, 1974 (No Longer at Ease).
- Le démagogue*, roman, Abidjan-Dakar, N.E.A.S., 1977 (A Man of the People).
- Le monde s'effondre*, roman, Paris, Présence africaine, 1966 (1978) (Things Fall Apart).
- La flèche de dieu*, roman, Paris, Présence africaine, 1964 (1978) (*Arrow of God*).
- Les termitières de la savane*, contes, Paris, Belfond, 1988 (1990) (Anhills of the Savannah).
- L'éducation d'un enfant protégé par la Couronne*, roman, Paris, Actes Sud, 2013.
- Tout s'effondre*, roman, Paris, Actes Sud, 2013.



D'ALMEIDA, Irène Assiba

Ph.D. Emory. Professeur de littératures françaises et francophones, en particulier dans le domaine du « *Féminisme* » ainsi que la théorie des écritures féminines. Personnalité fascinante des Colloques et Séminaires, bien connue pour ses connaissances et son art oratoire. Elle communique avec une aisance remarquable. Dans les milieux des Écrivaines, elle fait figure à la fois de porte-parole et d'interlocutrice crédible. Elle explique parfaitement la situation exacte de la « *Femme* » dans la société, sans pour autant verser dans la démesure du militantisme radical. Affable, dynamique, elle attire par une amabilité singulière. Bien souvent, des hommages lui sont rendus à bon droit en raison de son esprit d'organisation et son exigence de droiture. Elle est Professeure Émerite à l'University of Arizona.

Bibliographie

- Francophone African Women Writers: Destroying the Emptiness of Silence (Presses Universitaires, Florida, Nov 20, 1994).
- Les droits de la femme dans la littérature féminine africaine*, 1998.
- A Rain of Words : a bilingual Anthology of Women's Poetry in Francophone Africa* (*Femmes africaines en poésie*, Janis A. Mayes, translator) Presses Universitaires, Virginia (2009).
- The Original Explosion That Created Worlds: Essays on Wèrèrè Liking's Art and Writings* (*Franco polyphonies*). Avec Conteh-Morgan (Aug 30, 2010).
- Eco-Imagination : African and Diasporan Literatures and Sustainability* (2014).
- Essais et documentaires des Africaines francophones : un autre regard sur l'Afrique*, avec Sonia Lee (2015).



BEMBA, Sylvain

Un auteur dont la « *tendresse se dévoile jusqu'à la déchirure* ». Son œuvre théâtrale est une épreuve de la parole, déjà avec sa participation aux différents concours radiophoniques : *L'enfer c'est Orféo* (1969, publié en 1970), *Une eau dormante* (1975) ou des pièces publiées par ailleurs *L'homme qui tua le crocodile* (1973). Elle est faite d'ironie et par le procédé de *distanciation*, elle fait intervenir un bouffon (amuseur public), ou encore un philosophe censé commenter les événements de la ville contemporaine. D'autres textes vont suivre, nourris des mythes et légendes du Kongo, *Un foutu monde pour un blanchisseur trop honnête* (1979), *Éroshima* (1973), ou *Tarentelle noire et Diable blanc* qui reprend la thématique de la *Traite*, ou encore les aliénations psychologiques qu'elle a entraînées. À travers le théâtre, le romancier et le responsable politique des Arts renouvelle les doubles à travers la tragédie de l'écriture littéraire : « *l'homme double (...)* colle mieux à ma vision du monde que l'homme unidimensionnel ».

Pour ses pièces de théâtre, il signe de plusieurs pseudonymes comme Martial Malinda (*L'enfer, c'est Orféo*, 1970), mais également Congo Kerr ou Michel Belvain en ce qui concerne les nouvelles radiophoniques. L'au-delà de la scène demeure permanent dans la ligne de lisibilité du texte littéraire, et il se manifeste comme un comportement général qui affecte en permanence le fonctionnement social. À travers les faits exécutés ou les gestes mimés, il s'agit de reprendre les termes qui interprètent certains aspects des situations les plus irrésistibles de la société, et surtout celle des communautés urbaines. Les éléments visuels de la scène, autant que les formes indicatives de la « *mise en situation* » l'emportent d'une manière décisive sur toute autre intention, ludique ou parodique, c'est-à-dire, les marques explicites de la théâtralité.



Biographie

Il est né le 17 février 1934 à Sibiti, et il a fait des études à Dolisie, puis à Brazzaville. Il a suivi des enseignements dans le cadre de l'Administration publique à l'École Normale, et il a été souvent rattaché au Ministère des Finances de l'Afrique Équatoriale Française pendant la période de la colonisation. Il collabore également à la revue *Liaisons*, organe de diffusion des premiers « *Intellectuels* » du pays. Il a été successivement Chef de cabinet au Ministère des Finances (1960-1961), Rédacteur en chef de l'hebdomadaire *L'homme nouveau* (1962-1963), Directeur général aux Services de l'Information (1964-1969), aux affaires culturelles (1969-1970), à la radio et la Télévision, aux Services d'Information (1971-1972), et enfin ministre de l'Information (1973). Faussement accusé pour une participation à un complot imaginaire, il va endosser deux ans de prison avec sursis, dont deux mois fermes. Il réintègre l'administration en qualité de Responsable de la Bibliothèque de l'Université de Brazzaville (1974-1984), ensuite Chef de Division Culture et Arts (1990).

Il est décédé à Paris le 8 juillet 1995.

Bibliographie

- La chambre noire*, in *Preuve* n°155, janvier 1964. *L'enfer, c'est Orféo*, théâtre, Paris, ORTF-DAEC, 1970, (pseudonyme Martial Malinda).
- La mort d'un enfant de la foudre*, in *Africasia*, n° 33, février, Paris, 1971.
- L'enfer c'est Orféo*, Théâtre National du Congo, Brazzaville, 1972.
- L'homme qui tua le crocodile*, théâtre, Yaoundé, Éditions Clé, 1972 (1973).
- Une eau dormante*, théâtre, Paris, RFI-NEA, 1975.
- La rumba fantastique*, in *10 nouvelles de...*, Paris, Éds. Agence de Coopération Culturelle et Technique, 1975.
- Tarentelle noire et diable blanc*, théâtre, Honfleur, Pierre Jean Oswald, 1976.
- Rêves portatifs*, roman, Dakar, NEA, 1979.
- Embouteillages*, Théâtre National du Congo, Brazzaville, 1979.
- Un foutu monde pour un blanchisseur trop honnête*, théâtre, Yaoundé, Éditions Clé, 1979.
- Erosima*, théâtre, Paris, 1973, mise en scène de Léandre-Alain Baker et Emmanuel Dongala, Théâtre de l'éclair, Brazzaville, 1980.
- Léopolis*, roman, Paris, Hatier, 1981 (1985).
- Le soleil est parti à M'Pemba*, roman, Paris, Présence Africaine, 1983 (1989).
- Le dernier des Cargonautes*, roman, Paris, L'Harmattan, 1984.
- Noces posthumes de Santigone*, théâtre, Solignac, Le Bruit des autres, 1985.
- Le M'bulu-N'kongo ne chante qu'une fois ; L'étrange crime de monsieur Pancrace Amadeus* précédé de *Les éléphantomes*, Paris, Silex, 1989.
- Qu'est devenu Ignouba le chasseur ?*, théâtre, 1990. Mise en scène de Pascal Nzonzi, Paris, TILF, 1991.
- Le diable ne fait pas de passe à Dieu*, in *L'Année Nouvelle*, Canevas-Les Éperonniers, 1993.
- 77 sanglots pour nègre-congo, nouvelle*, in *Africultures*, n°13, déc. 1998.
- Noces posthumes de Santigone*, mise en scène de Serge-Hugues Limbvani, tournée en Afrique, 1996.
- La valse interrompue*, d'après *La chèvre et le léopard*, de Sylvain Bemba, adaptation et mise en scène de Serge-Hugues Limbvani, création Avignon Off 1997.



BESSORA

Lorsqu'elle surgit dans l'univers des littératures à la parution de 53 cm, elle représente déjà une autre jeunesse d'écriture et une maturité soudaine dans l'art de l'imaginaire. Elle est comme attirée par des lumières trop crues, pendant qu'elle essaie de se débattre contre les éblouissements. Dans les milieux scolaires, elle décourage les clichés habituels des « *faiseurs de thèse* » longtemps endormis sur des hypothèses classiques de la « *négritude* ». Une réputation intégrale, malgré la discrétion qu'elle préserve contre les brusqueries médiatiques. Elle occupe une place singulière dans l'univers des littératures, parce qu'elle pratique un style qui n'appartient qu'à elle. Son style comporte des caractères excentriques, des personnages sélectionnés. Elle n'utilise pas les techniques de narration. Elle opère de la prestidigitation, tellement elle amoncelle des tours de magie. Elle envoûte. Des ouvrages que l'on pourrait parcourir des journées entières, qui ont cependant un mérite déconcertant : chaque épisode engage à une réécriture personnelle de la part du lecteur. L'envie vous prend de prolonger les situations, d'encadrer les tragédies, de morceler les prédispositions pusillanimes.



Il s'agit d'une caractéristique qui se rencontrait souvent dans le conte de l'oralité, celui qui est raconté non pas pour décrire des scènes, mais pour pousser les auditeurs, à reprendre le récit avant de l'acclimater à la circonstance individuelle, chacun en ce qui le concerne. Le meilleur musicien est celui qui entend les adeptes reprendre ses chansons lorsqu'ils ressentent le besoin impérieux de les adapter selon le goût du moment. Le « *plagiat* » ici devient l'art de la perfection, de l'admiration, de l'appréciation d'une technique de l'esthétique. Des « *fanatiques* » invétérés vous renvoient vos romans ou poèmes qu'ils ont recopiés scrupuleusement. Ils n'en ont modifié que des squelettes aléatoires, ou bien ils les ont redisposées à leur manière, suivant leurs envies. Et ils considèrent que cette reproduction parallèle honore et respecte votre performance. Bessora elle, ne recopie pas, elle suscite des vocations, des enthousiasmes, des allusions irrésistibles. Presque de la convoitise.

Biographie

Née à Bruxelles en 1968 d'une mère suisse et d'un diplomate gabonais, Marc Saturnin Nan Nguéma. Elle a vécu en Europe et aux États-Unis. Une carrière dans la finance internationale à Genève, elle reprend des études d'anthropologie et écrit son premier roman. De nombreux séjours à l'étranger : Belgique, Suisse, Autriche, France, États-Unis, Gabon. Elle ne comptabilise pas toujours ses multiples origines : Gabon, Suisse, Allemagne, Pologne. Pourtant, elles lui façonnent un visage singulier. Une licence en gestion de l'entreprise et une maîtrise en économie appliquée. Elle travaille quelques années dans les institutions économiques avant de changer de cap. À la suite d'un voyage en Afrique du Sud, elle reprend des études en anthropologie à Paris, puis publie son premier roman en 1999. Elle soutient une thèse sur l'exploration pétrolière au Gabon en 2002.

Bibliographie

- 53 cm*, roman, Paris, Le Serpent à plumes, 1999 (« J'ai lu », 2001).
Les Taches d'encre, roman, Paris, Le Serpent à plumes, 2000.
Deux bébés et l'addition, roman, Paris, Le Serpent à plumes, 2002.
Courant d'air aux Galeries, roman, Paris, Éditions Eden, 2003.
Pétroleum, roman, Paris, Denoël, 2004.
The Milka Cow, nouvelle, In Adèle King (Éditions), *From Africa-New francophone stories*. Lincoln : University of Nebraska Press, 2004.
Bionic Woman, nouvelle, dans Ananda Dévi (Éd.), *Les Balançoires*, Yaoundé, Éditions Tropiques, 2006.
Le cru et le cuit, nouvelle, dans *Dernières nouvelles du colonialisme*, Éditions Vent d'ailleurs, 2006. « *Les Compagnies Low-Cost* », dans *Nouvelles Mythologies*, Paris, Seuil, 2007.
Cueillez-moi jolis messieurs..., roman, Paris, Gallimard, Coll. 2007.
Et si Dieu me demande, dites-Lui que je dors, roman, Paris, Gallimard, 2008.
Cyr@no, roman, Paris, Belfond, 2011.



BÉTI MONGO (BIYIDI, Awala Alexandre)

Le déplacement reste inoubliable en Allemagne lors du Colloque de 1995. Il s'agissait de la rencontre à Universität Münster : « *Littératures africaines contemporaines* » : « Literarischer Antikolonialismus und "Tiers-Mondisme" in ihren Beziehungen zu den frankophonen Literaturen Afrikas und des Indischen Ozeans » (XXIV Deutscher Romanistentag – Dominanz und Emanzipation: Romanistik Zwischen Nord und Sud, Wesfälische Wilhelms-Universität Münster, September 25-28). Il aura été aussi une circonstance précieuse. Nous continuerons plus tard le voyage de recherche à Maienz, l'Université de Janheinz Jahn. Les journées avaient d'ailleurs débuté par un incident qui éclaire bien le personnage déroutant de Mongo Béti. Dans le hall de l'Hôtel où nous étions logés, après des salutations cordiales, il me confie qu'il a un problème avec un bouton de sa veste qui venait de sauter. Il tenait à le faire recoudre ou même à le faire remplacer, mais dans un magasin attitré. Un des responsables du Colloque, lui aussi enseignant dans une Université allemande et qui le respecte beaucoup, se propose pour lui offrir une veste de rechange. Ils possédaient dans l'Université une garde-robe appropriée qui aurait pu lui servir le cas échéant. Sur ces entrefaites, Mongo Béti s'est emporté. Il a manifesté sa colère en le reprenant qu'il « *n'est pas venu se faire habiller en Allemagne* ». Il promet qu'il trouvera tout seul une solution à cette mésaventure, sans l'aide de personne d'autre.

Nous sommes partis donc à la recherche de ce « *store* » où un bouton lui a été recousu pour une somme modique. Il me rassure par la suite : « *avec ces gens, il faut être strict. Cela commence par un bouton et se termine par l'achat de ta personne. En plus, l'anecdote fera l'objet des commérages interminables jusqu'à la fin des temps* ». Il me montre alors son passeport et il insiste pour souligner le nom exact : *Alexandre Biyidi-Awala*.

Le retour par le train nous rapprochera encore davantage. Il va durer plus de dix heures, nous étions assis l'un en face de l'autre. Nous sommes passés par Aix-la-Chapelle et par Liège.

Des souvenirs historiques depuis le Moyen-Âge jusqu'aux périodes coloniales affluaient à la mémoire. Des connaissances étendues, des analyses pertinentes, des réflexions tenaces. Il m'a appris tellement de choses en si peu de temps. Surtout une leçon de modestie. Je ne l'imaginais pas aussi profond et aussi accessible, très loin du rédacteur bouillant dans *Peuples Noirs, peuples africains* que je consommais sans modération, suite à la collaboration fructueuse de Kalonji Zezeze, son fidèle admirateur.

Pendant des longues années, nous sommes restés en correspondance. Il lui arrivait de m'attribuer certaines lettres d'invitation qui lui étaient adressées, accompagnées des recommandations chaleureuses pour demander aux organisateurs d'accepter que je le représente. Il affirmait que les idées que j'aurais à exprimer correspondaient totalement à ses propres perspectives.

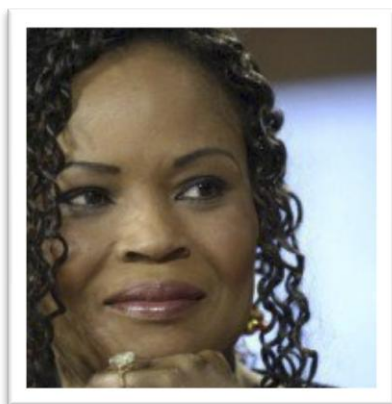
Biographie

Né à Akometam le 30-06-1932. Il fait ses études primaires à l'école missionnaire de Mbalmayo, puis le lycée à Yaoundé (1945). Bachelier, il vient en France pour des études supérieures de Lettres à Aix-en-Provence puis à la Sorbonne (1951). Un temps passé à la revue *Preuves* qui lui confie des reportages en Afrique. Maître auxiliaire au lycée de Rambouillet. Un premier texte, *Sans haine et sans amour*, dans la revue *Présence Africaine* (1953). Nommé professeur certifié au lycée Henri Avril à Lamballe (1959), il passe l'Agrégation de Lettres classiques (1966). Enseignant au lycée Corneille de Rouen jusqu'en 1994. Un essai *Main basse sur le Cameroun, autopsie d'une décolonisation* est interdit à sa parution par un arrêté du ministre de l'Intérieur, et par le gouvernement camerounais, représenté à Paris par l'ambassadeur Ferdinand Oyono. La revue bimestrielle *Peuples Noirs Peuples africains* est lancée en 1978. Il paraîtra jusqu'en 1991. « Cette revue décrit et dénonce inlassablement les maux apportés à l'Afrique par les régimes néo-coloniaux. (Mongo Béti) est demeuré jusqu'au bout un combattant visionnaire en dénonçant sans relâche les ingérences étrangères prédatrices en Afrique ». Il retourne au Cameroun en 1991, après 32 années d'exil, pour ouvrir la Librairie des « *Peuples noirs* » à Yaoundé. Il prend sa retraite de professeur (1994). Il consacre son temps aux activités agricoles qu'il organise dans le village d'Akometam. Il soutient également les associations de défense des citoyens. Plusieurs articles de protestation lui valent une agression policière (1996), et une interpellation musclée (1997). Hospitalisé à Yaoundé (octobre 2001) pour une insuffisance hépatique et néphrétique aiguë, il passe de nombreux jours sans soin faute de dialyse. Une crise l'emporte à l'hôpital de Douala le 7 octobre 2001.

Bibliographie

- Sans baine et sans amour*, Paris, Présence africaine, 1953.
Ville cruelle, roman, Paris, Présence africaine, 1954 (pseudonyme Eza Boto).
Le pauvre Christ de Bomba, roman, Paris, Laffont, 1956 (Présence africaine, 1986).
Mission terminée, roman, Paris, Buchet-Chastel, 1956 (Hachette, 1985, 1999).
Le Roi miraculé : chronique des Essazam, roman, Paris, Buchet-Chastel, 1958.
Main basse sur le Cameroun : autopsie d'une décolonisation, Rouen, Peuples Noirs, 1972.
Perpétue ou l'habitude du malheur, roman, Paris, Buchet-Chastel, 1974.
Remember Ruben, roman, Paris, U.G.E., 1974 (L'Harmattan, 1974 ; Le Serpent à plumes, 2001).
La ruine presque cocasse d'un polichinelle, roman, Remember Ruben 2, Rouen-Paris, Peuples noirs, 1979.
Les Langues africaines et le Néo-colonialisme en Afrique francophone, 1982.
Les deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur, Paris, Buchet-Chastel, 1982.
La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama, Paris, Buchet-Chastel, 1984.
Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé, Rouen-Paris, Éditions Peuples noirs, 1986.
Dictionnaire de la négritude, avec Odile, Peuples noirs - Peuples africains, 1989.
L'histoire du fou, roman, Paris, Julliard, 1994.
La France contre l'Afrique : retour au Cameroun, 1993.
L'Histoire du fou, Paris, Julliard, 1994.
Trop de soleil tue l'amour, roman, Paris, Julliard, 1999 (Presses Pocket, 2001).
Branle-bas en noir et blanc, roman, Paris, Julliard, 2001.
Africains si vous parliez, Homnisphères, 2005.
Testament d'un esprit rebelle, 2006.





BÉYALA, Calixthe

Elle demeure intacte et invulnérable : hors temps et hors espace. Presque « *immaculée* », dans la conception et la contraception. Elle déborde les magazines, les répertoires succincts, les anthologies prolifiques ainsi que leurs anthropologies hypothétiques. Indépassable dans toutes les langues. Elle ferait pousser des capucines sur des terres arides.

Épatante, mais redoutable, lorsqu'elle déplore les contresens de la philosophie existentialiste. Les « *Hommes de bonne volonté* » pensent à tort ou à raison beaucoup de bien de cette « *Dame noble et insectivore* ». À tel point que tout autre commentaire ne pourrait que nuire à une réputation subliminale. Au cours de cette « *Foire du Livre* » de Dijon dont elle avait été la « *Marraine* » officielle, les dignitaires se bousculaient dans les rangs, car ils cherchaient à se délecter des bises appuyées. Magnanime ou intangible, elle distribuait des « *paroles heureuses* » devant les caméras de la télévision et les médias de province. Fraternel, affable ou débonnaire, au choix, j'accourais au risque de me rompre les vertèbres lombaires. Je me suis évertué superbement à me trouver une place disponible dans la queue. J'attendais mon tour, sans frissonner. Lorsque je me suis rapproché de la « *Souveraine Princesse* », d'un revers de la main gracieux, elle a sauté par-dessus mon épaule avant de m'écarter. Une voix rauque, caustique, à son habitude toute en souplesse, elle a décrété, solennelle : « *toi, ce sera pour l'année prochaine* ». Elle s'est cramponnée, imperturbable, au cou d'un « *maire pachyderme (?)* » qui s'essoufflait dans mon dos. Il fallait s'effacer au plus vite, pour ne pas encourir les foudres de « *Mademoiselle glauque* ». En effet, quoique stoïque, je n'aurais jamais réussi à « *lui promettre le ciel* ». Cela n'avait pas toujours été ainsi. Invitée du « *Festival* » de Limoges et vilipendée alors par les critiques qui l'accusaient de plagiat, elle avait entonné un refrain tout différent. À chaque fois que les mêmes médias de la capitale lui attribuaient des qualificatifs désagréables ou des florilèges agrémentés d'épithètes synthétiques, elle se métamorphosait littéralement en pléonasmes ébouriffants. Là, elle défie les probabilités et les combinatoires.

Des regards suppléatifs : « *mon frère, ne me laisse pas tomber, tu as vu comment ils nous traitent ? Surtout toi que j'aime beaucoup, tu sais combien j'ai de l'estime pour toi ! Rappelle-toi Casablanca* ». Je commençais à redouter un scénario catastrophe. Elle était exempte de toute souillure, y compris celle vénielle. En effet, je me rappelais bien Casablanca, en 1991. Elle la « *divine* », elle survenait au moment où nous nous trouvions à table. Ils l'ont placée à mes côtés. Je ne la connaissais alors que de nom, et je ne savais pas comment l'aborder. Au bout d'une vingtaine de minutes, elle s'est écriée en feignant une grande colère de tourbillon : « *c'est qui cet idiot effondré sur la chaise à mes côtés qui n'ose pas parler à Calixthe ? Ton frère le baby-sitter garde mes enfants à Paris à cette heure, et tu ne demandes pas de ses nouvelles ?* » J'ai compris plus tard de qui il s'agissait. Ensuite, elle le dénomme d'un patronyme peu commode, « *l'énergumène* ». Un incident malheureux avait opposé toute la délégation d'Écrivains au responsable (il s'appelait bien Touré ?) de l'Agence pour la Coopération Culturelle et Technique qui assurait les modalités pratiques de notre déplacement. Il avait simplement « *oublié* » de nous gratifier de notre « *per diem* » pourtant promis depuis le point de départ. Il y avait là Moussa Konaté, Paul Dakeyo, en particulier, la distinguée Were-Were Liking. Elle, pathétique, malgré tout spectaculaire à volonté ! Nous avons pris l'amère décision de ne pas ouvrir la bouche pendant la séance qui nous était réservée devant un large public. Le Ministre marocain qui assistait à la conférence nous a suppliés de ne pas nous entêter. Malgré tout, nous avons tenu bon, en expliquant notre cause. Il fallait en arguer le fait que le Sieur de l'ACCT nous traite comme des marionnettes. Il se contenterait de montrer des « *Écrivains africains* » à la Foire, et nous nous sommes exécutés parfaitement. Alors, la « *Belle Calixthe* », toujours indestructible, s'est littéralement emportée, jusqu'à monter sur les tables. Elle a invectivé les « *mâles* » pour leur lâcheté légendaire. Elle a hurlé pour que les femmes se mettent debout, qu'elles prennent leurs responsabilités afin de remettre les machos à leur place. À coups de massue, s'il le faut. Je croyais lire le titre d'un roman fantastique : « *Casablanca et ses Frères Musulmans, à l'assaut des littérateurs* ». Seule Were-Were Liking avait réussi à mettre de l'ordre dans cette farce loufoque. Fourbe ou féroce ? Je vous le disais : foudroyante, elle ne laisse que des charbons et des cendres partout où elle met les pieds. Pas seulement. Durant le vol de l'avion qui nous ramenait à Paris, elle a sorti des liasses de dollars. Ensuite elle a éclaté sur un ton sarcastique : « *les hommes seront toujours les dindons de la farce, car une petite femelle a gagné leur argent comme dans la Bible* ». La formule utilisée à propos de la sueur du front dénote bien la duplicité de la gentille Ève dans ses décombres. Malheureusement, elle est interdite par une loi de la Louisiana, car elle ne figure pas au crédit de cette bouffonnerie fantasmagorique. En effet, le « *per diem* » qui nous était destiné avait fini par échouer dans son sac, pour une noble cause, à elle toute seule. Elle excellait pour contrebalancer les participes défectifs et les infinitifs déponents.

Tout un art avant de survivre sans se défoncer ! Le « *Miracle de l'amour* » avait été exécuté au profit de « *La Belle de Cadix (Calixthe)* », magnifiée à cause de « *ses yeux de velours* ».

Biographie

Née en à Douala (1961), sa sœur aînée lui assure la scolarité sous son autorité à l'école principale du camp Mboppi à Douala. Elle quitte le Cameroun pour la France à 17 ans. Elle assure qu'elle « *se découvre une véritable passion pour les mathématiques* » au Lycée des rapides à Bangui et le Lycée polyvalent de Douala. Après le baccalauréat G2, elle se marie. Elle entame des études de techniques quantitatives de gestion et des lettres modernes : c'est elle qui le déclare sur son trône. Son mari l'amène à Malaga (Espagne) et en Corse. Une carrière d'écrivain marquée par des querelles incessantes et des accusations de plagiat. Une des responsables du marketing pour la revue *Elle* ainsi que d'autres paperasses tapageuses du même acabit, elle effectue de nombreux voyages dans le monde et elle parcourt la planète dans tous les sens. Elle participe aux émissions sur RTL et des chaînes de télévision. Militante acharnée pour de nombreuses causes comme la reconnaissance des minorités, le développement de la lutte contre le sida, elle est la porte-parole de l'association « *Le Collectif Égalité* ». Plusieurs œuvres de charité au Cameroun et dans d'autres pays d'Afrique : orphelinats, écoles, activités agricoles. Elle s'est installée à Paris avec ses deux enfants et elle se consacre principalement au « *business* » des magazines célèbres qui popularisent l'écriture.

Bibliographie

C'est le soleil qui m'a brûlée, Paris, Stock, 1987.
Tu t'appelleras Tanga, Paris, Stock, 1988.
Seul le diable le savait, Paris, Pré aux Clercs, 1990.
Le petit Prince de Belleville, Paris, Albin Michel, 1992.
Maman a un amant, Paris, Albin Michel, 1993.
Assèze l'Africaine, Paris, Albin Michel, 1994.
La négresse rousse, Paris, « J'ai lu », 1995.
Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales, Paris, Spengler, 1995.
Les honneurs perdus, Paris, Albin Michel, 1996.
La négresse rousse, roman, Paris, « J'ai lu », 1997.
La petite fille du réverbère, Paris, Albin Michel, 1998.
Amours sauvages, Paris, Albin Michel, 1999.
Lettre d'une Afro-Française à ses compatriotes, Paris, Mango, 2000.
Comment cuisiner son mari à l'africaine, Paris, Albin Michel, 2000.
Les arbres en parlent encore..., Paris, Albin Michel, 2002.
Femme nue, femme noire, Paris, Albin Michel, 2003.
La plantation, Paris, Albin Michel, 2005.
L'Homme qui m'offrait le ciel, Paris, Albin Michel, 2007.
Le roman de Pauline, Paris, Albin Michel, 2009.
Les lions indomptables, Paris, Albin Michel, 2010.
Le Christ selon l'Afrique, Paris, Albin Michel, 2014.

